

Journal d'une *bedworkeuse*

Episode 1 : Vendredi 13 mars 2020

Il faut en convenir : le coronavirus a déposé ses valises en France, et pour un certain temps. Il y a même quelques cas chez moi, dans le Calvados. Pour ma part, je suis incroyablement détachée, pas concernée. Je me demande pourquoi une telle peur semble s'être emparée des politiques, de mes concitoyens, de mes proches même. Mon locataire, la mère de mon compagnon, d'autres encore ont refusé de m'embrasser pour me dire bonjour il y a déjà quelques jours.

Moi je ne comprends pas pourquoi on en fait « tout un plat » alors que la grippe tue chaque hiver en France davantage de personnes que le coronavirus n'en a tué en Chine en quelques semaines. Si cela est vrai pourquoi, chaque année, ne sommes-nous pas placés en alerte ?

D'ailleurs, je n'ai pas renoncé à mes déplacements : j'ai passé la nuit dans l'enceinte du Mont Saint-Michel pas plus tard qu'hier, pour assister à la montée des eaux presque jusqu'au célèbre restaurant La mère Poulard, spectacle magnifique qui ne se produit qu'aux très grandes marées, auquel la Normande que je suis n'avait encore jamais assisté. Nous avions presque le Mont pur nous, tant les réservations avaient été annulées, notamment par les groupes de touristes asiatiques. J'ai redécouvert ce site exceptionnel sous un jour inattendu, bien différent des sinistres processions de visiteurs, qui étouffent la vue des maisons et de l'abbaye.

Ce vendredi 13 mars est pour moi le jour inaugural du confinement, trois jours avant que celui-ci ne devienne une obligation légale. Je suis biographe, animatrice d'ateliers d'écriture, formatrice et chercheuse dans le champ des récits de vie. Entre autres activités, je prépare en ce moment un ouvrage sur des récits de souffrance au travail. Or notre groupe est amputé en ce jour que les superstitieux redoutent : deux des sept femmes que compte le groupe manquent à l'appel. L'une est forcée au confinement avant l'heure avec ses jeunes enfants car l'institutrice de son fils a été en contact avec un malade dans un club de gymnastique. L'autre, depuis la coqueluche qui l'a terrassée quand elle était petite, tousse souvent et particulièrement depuis ces dernières semaines. Son médecin a diagnostiqué une bronchite asthmatiforme. Elle est donc sujet à risque.

Nous nous retrouvons à cinq seulement au domicile de l'une d'entre nous. Après le traditionnel café d'accueil, notre hôtesse essaye de se connecter par Skype mais en vain. Tentative est faite ensuite de passer par Messenger ou Whatsapp, je l'ignore parce que mon désintérêt pour le coronavirus n'a d'égal que celui pour les réseaux sociaux. Même si, microentreprise d'écrivain public oblige, j'ai dû sacrifier mes principes sur l'autel de ma « visibilité ».

Arrivées à 10 heures 30, ce n'est donc qu'une bonne heure plus tard que nous parvenons à nous connecter avec nos deux confinées. Il faut toutefois des trésors d'ingéniosité à mes coreligionnaires (du récit de vie) pour que les distancées, éloignées, « portabilisées », puissent voir à peu près toutes les têtes autour de la table (sauf moi, dont elles ne voient que le bras et encore, quand je le tends pour leur adresser un coucou). C'est finalement sur l'arbre à chat, et coincé dans la perche à selfie, que finit par échouer le téléphone portable de l'une d'elles. Nous retenons notre souffle quand le chat de notre hôtesse s'en approche car, s'il saute sur la plus haute marche (branche ?), il risque de faire valser l'appareil et, par la même occasion, les visages juxtaposés de nos amies !

Ensuite, notre discipline est régulièrement requise pour éviter de parler en même temps et, ainsi, brouiller le message. Quant au repas partagé, c'est un crève-cœur car, malgré l'intelligence technologique des plus jeunes, nous échouons dans l'art de faire passer le poulet au curry et le crumble pomme-chocolat.

J'ignore comment s'achève la séance car je la quitte un peu avant la fin pour me rendre à la mairie de ma résidence, où je rejoins celui qui, une heure plus tard, deviendra mon partenaire de PACS. A deux jours près, nous avons eu chaud !

Episode 2 : Samedi 14 mars

J'ai rendez-vous ce samedi-là avec une de mes « clientes ». Ce mot est inconfortable pour moi car la dimension commerciale de mon récent statut d'autoentrepreneur est nouvelle et je peine à l'appréhender. Bref, ce samedi je dois retrouver à son domicile, et pour la deuxième fois, une vieille dame de 91 ans qui désire raconter ses souvenirs à ses dix petits-enfants. Comme elle fait partie des populations les plus vulnérables, va-t-elle annuler notre rendez-vous ? Pas de coup de téléphone, je monte dans ma voiture.

Non seulement elle n'annule pas notre séance de travail mais elle m'annonce qu'elle part lundi matin chez une de ses petites-filles à Brest. Lorsque celle-ci lui a fait part de son inquiétude, elle a haussé les épaules...

Nous convenons à l'issue de la séance que lorsque j'aurai complété l'écriture de son récit, je lui en imprimerai une version intermédiaire que je déposerai chez elle ou dans sa boîte aux lettres en son absence. Première entrave à mes engagements : bien qu'ayant terminé la phase de rédaction seulement 24 heures plus tard, je constaterai le lundi matin que toutes les boutiques dédiées à l'impression de documents ont déjà fermé leurs portes.

Je cherche alors des magasins qui proposent ce service en ligne mais les frais de port pour faire expédier le manuscrit à ma cliente sont parfois plus élevés que l'impression elle-même. De plus, je ne peux pas joindre la vieille dame pour demander son avis sur cette solution car elle est censée se trouver en Bretagne.

Afin de réduire le coût, je m'échine à réduire le texte. A bas les citations en exergue, les titres des parties, la table des recettes. Ah oui, j'ai oublié de vous dire que j'ai proposé à ma cliente d'appeler son récit Recettes de grand-mère et de faire de la cuisine le champ lexical de l'ouvrage.

Lorsque je rentre ce soir-là, j'apprends que nos voisins viendront le lendemain prendre l'apéritif. L'épouse a plus de 70 ans et suit scrupuleusement les consignes mais elle fera l'effort de nous rendre visite. En revanche, elle nous dira à cette occasion qu'elle renonce à notre déplacement commun, prévu en avril.

Episode 3 : Dimanche 15 mars

Le soleil pointe son nez dans l'après-midi. Mon compagnon et moi décidons de faire une balade au bord de la mer. Sa maison est située à environ 100 mètres de la digue à vol d'oiseau. Depuis la pièce où je travaille, ou plutôt depuis le lit où je travaille (ah oui, je ne vous ai pas encore dit que lorsque je travaille au domicile, je travaille au lit), je vois le poste de secours et je peux dire au flottement de son drapeau si le vent souffle et dans quelle direction. Comme je me lève souvent très tôt, j'assiste régulièrement au lever du soleil, du moins en cette période. Il arrive à droite de ma fenêtre, légèrement à l'oblique.

Ce dimanche, veille de l'annonce présidentielle, tout le monde semble avoir eu la même idée que nous. L'affluence sur la promenade est digne d'un mois de Juillet. J'apprends plus tard que Michel Cymès, le médecin très médiatique, a poussé un « coup de gueule » face aux images des Parisiens étalés sur le gazon du parc des Buttes-Chaumont ou d'ailleurs. C'est peut-être la première fois que je me sens vaguement coupable.

Le matin, j'ai téléphoné à mon père comme chaque dimanche. Il m'a demandé ce que je comptais faire eu égard au repas de famille auquel je l'ai invité, en compagnie de mon frère et de ma belle-sœur, le

dimanche suivant. Ma belle-sœur étant aide-soignante dans un Service infirmier d'aide à domicile, mon père a ajouté : « Elle travaille beaucoup avec des petits vieux ». J'ai souri. Il a 84 ans bientôt. Je n'avais pas même songé à annuler ce déjeuner avant qu'il ne m'interpellât. « Je verrai », je lui réponds.

Je contacte aussi mon locataire. Depuis l'été dernier, je mets à disposition mon appartement meublé. Pour les impôts, louer son logement est considéré comme une véritable activité. Pour avoir tout d'abord inscrit mon F3 sur la plate-forme Airbnb, je sais ce que cela suppose de travail : accueil des touristes, lavage des draps et des serviettes, ménage, repassage... et ça revient vite ! Alors, quand j'ai appris que le cousin d'un de mes proches cherchait un logement, je lui ai proposé un bail qui prendra effet au 1^{er} avril. Toutefois, tout devra se faire à distance : signature du contrat de bail, inventaire des équipements, état des lieux, démarches auprès des fournisseurs d'eau et d'énergie, information aux collectivités concernées... Le télétravail présente un bénéfice secondaire : la confiance réciproque.

Episode 4 : Lundi 16 mars

J'ai rendez-vous à 10 heures avec mon coach. L'homme est en formation. Il a déposé une annonce sur le site de l'Association pour l'emploi des cadres car il cherchait des volontaires afin de servir de sujets d'étude pour son diplôme. Comme je sors d'un burn-out, j'ai répondu car j'éprouve toujours des difficultés à retrouver la motivation nécessaire à la pratique d'activités de loisir.

Ce doit être notre quatrième séance ou quelque chose comme ça. Il m'a demandé quelques jours plus tôt de l'effectuer par téléphone. Il me propose un exercice sur les valeurs et m'envoie pour ce faire un tableau Excel par mail. Heureusement, Internet fonctionne : depuis que le confinement est sérieusement envisagé, des Parisiens ont anticipé et sont venus remplir les résidences secondaires de notre quartier. On craint des problèmes de débit voire des coupures de connexion. Malheureusement, je ne parviens pas à renseigner le tableau. Peut-être une incompatibilité de nos logiciels. Je reprends donc les bonnes vieilles méthodes : un bloc-notes, un stylo et je relève manuellement les valeurs qui m'inspirent le plus. Amour, sincérité, image de soi... les autres, je les ai déjà oubliées, peut-être justice aussi. Nous convenons d'un dernier rendez-vous dans dix jours. Finalement, ça s'est plutôt bien passé. J'ai juste craint un moment que mon compagnon ne m'entende par trop me dévoiler. L'espace de coworking dans lequel mon coach me reçoit d'ordinaire est plus intime, plus confidentiel, plus secret. Depuis la fin de la semaine dernière et jusqu'au lendemain, c'est la litanie des annulations et des reports de rendez-vous. Je suis toujours chercheuse-collaboratrice au CRUJEF de la Province de Québec et la visioconférence de l'après-midi est annulée. J'ai vu d'ailleurs passer un message s'adressant à tous les stagiaires étudiant à l'étranger leur demandant de rentrer au bercail toutes affaires cessantes. La journée d'étude dans laquelle je devais intervenir à l'école de travail social d'Amiens sur les écrits professionnels a été elle aussi annulée. J'apprends également que mon vol pour Lyon, prévu le 20 mars, est annulé mais il m'est impossible de joindre le voyageur pour demander le remboursement de mon billet. Le numéro indiqué est inaccessible ! J'apprends aussi que mes trois réunions programmées à Paris entre le 26 et le 28 mars sont abandonnées. Et je passe du temps à annuler mes réservations de nuitées d'hôtel et de train.

Moi-même, je préviens l'accompagnateur à la création de site Web, qui m'a délégué la responsabilité d'une formation, que je ne pourrai pas me rendre chez ma fille, d'où je devais me connecter avec le client pour être sûre d'avoir un débit suffisant. Je demande à repousser la deuxième partie d'une formation que j'avais débutée quelques semaines plus tôt et je préviens la stagiaire. J'écris aussi aux deux clients chez qui je devais me rendre les 18 et 23 mars pour continuer à recueillir leur biographie afin de leur demander quelle forme pourrait prendre notre collaboration dans le proche avenir.

Mes sensations sont mitigées : elles oscillent d'une part entre le regret de renoncer, même provisoirement, à des séances de travail intéressantes en compagnie de personnes que j'aurais eu

plaisir à retrouver et d'autre part le soulagement de retrouver du temps et de profiter du printemps naissant.

Le matin, je me suis rendue dans une galerie marchande pour imprimer des photos et j'ai eu la mauvaise idée de pénétrer dans le supermarché pour acheter de l'eau, qui risquait de manquer rapidement. Mal m'en a pris : les files d'attente aux caisses, pourtant toutes ouvertes, s'étaient le long des rayons situés à gauche de l'allée centrale et jusque dans cette allée, où passer un caddie relevait d'une compétition de stock-car. Seuls les rayons situés à la droite de l'allée étaient accessibles mais certains d'entre eux étaient quasi dévalisés. Pendant les vingt longues minutes qu'a duré mon attente à la caisse en libre-service, j'ai même entendu une altercation à quelques rayons de là, suivie d'un mouvement et d'un grondement de foule. Je me suis demandé si les gens n'en venaient pas aux mains.

Le soir, nous sommes invités à dîner chez une amie. Un peu plus tôt dans la journée, elle m'a laissé un message sur ma boîte vocale : « Est-ce qu'on maintient ? » D'un commun accord, mon compagnon et moi avons répondu oui. Un de ses amis nous demande, alors que nous sommes sur le départ, s'il peut passer prendre l'apéritif. Il est pour sa part placé en arrêt de travail pour cause de système immunitaire déficient, à ce titre il fait partie des personnes fragiles.

Le dîner et l'apéro manqué sont des moments conviviaux que je pressens comme des occasions d'au revoir.

Episode 5 : Mardi 17 mars

Aujourd'hui, le confinement commencera à midi. La veille, pendant le dîner, mon compagnon a connecté son téléphone à la chaîne France 2 afin que nous puissions écouter le discours présidentiel en avalant notre potage au vermicelle.

Ce matin, la cartouche d'encre de l'imprimante nous a lâchés. Mais quand mon compagnon est passé aux abords du supermarché voisin, il a vu des consommateurs faisant la queue à l'extérieur du magasin pour y entrer progressivement avec des consignes strictes quant au volume des achats. Il a fait demi-tour. Je décide donc d'aller acheter ma cartouche l'après-midi, quand le confinement sera décrété. Je sais que l'on ne doit acheter que des produits de première nécessité mais, pour travailler à distance ou régler des problèmes administratifs, l'ordinateur, le scanner et l'imprimante deviennent des outils de première nécessité. A commencer par l'obligation de présenter l'attestation nécessaire pour se déplacer, que l'on doit imprimer en autant d'exemplaires que de déplacements. Pour ma part, je trouve une parade : je coche la case et je remplis la date du jour au crayon...

J'appelle mon père afin de savoir s'il a des réserves de nourriture ou s'il a besoin que je prévoie le recours au Drive avec la livraison à son domicile. Il me répond qu'il ira faire ses courses après le déjeuner, muni de la liste des articles manquants. Il ajoute que s'il est arrêté, il dira qu'il est vieux et qu'il vit seul. Lorsque je lui indique qu'à défaut de l'imprimé officiel, il doit rédiger une déclaration sur l'honneur, il persiste et signe : il brandira sa liste de courses !

L'après-midi, mon attestation remplie dans mon sac à dos, je parcours les 3 kilomètres qui me séparent de la Poste la plus proche, où je dépose avant la levée une attestation vierge pour mon père. Puis je repars dans l'autre sens pour m'arrêter à quelques centaines de mètres de chez moi pour faire quelques courses. Dans l'intervalle, j'ai échangé des textos avec ma fille. Professeure de musique en collège, elle est confinée chez elle avec ses deux petits garçons, de 6 et 2 ans. La veille, le plus jeune a encore été accueilli chez sa nourrice mais, à partir d'aujourd'hui, ce n'est plus autorisé. Elle est victime d'une tension entre deux activités quelque peu incompatibles : envoyer ses cours à ses élèves (elle a reçu un tutoriel pour ce faire) sur un réseau surchargé par les très nombreuses connexions et s'occuper des deux frères qui se chamaillent. Malgré un espace non-négligeable dans le jardin, l'interdiction de les emmener à la piscine, en forêt ou au parc d'attraction réduit les activités et favorise les disputes.

Son conjoint, qui travaille chez Peugeot-Citroën, a d'abord appris que toutes les usines fermeraient dès le surlendemain puis que cette mesure ne s'appliquerait pas à la sienne. Et comme il a des horaires postés et que, cette semaine, il travaille de 13 heures trente à 22 heures, les après-midis et les soirées sont longues pour la maman. Comme elle est proche de « péter un plomb », je lui propose de braver les interdits et de venir chercher le plus grand pour quelques jours. Je profite même de mon passage au supermarché pour faire le plein de jeux de société : yam's, jeu des 7 familles, livre de jeux et autre ardoise magique... Elle me dira finalement de ne pas prendre de risque en prenant la route.

Outre l'activité physique, des courses et du ménage, j'honore un rendez-vous téléphonique avec un maquettiste. L'homme, que je devais rencontrer à Paris fin mars, m'avait contactée au hasard un mois plus tôt et j'avais donné suite à sa sollicitation en lui confiant le soin de fabriquer ma première biographie. Nous échangeons sur les conditions de notre future collaboration et tombons d'accord sur une grille tarifaire que je pourrais proposer à mes clients désireux d'obtenir un produit plus présentable qu'un simple tas de feuillets relié par une baguette ou des spirales et, surtout, à l'apparence d'un véritable livre.

Je reçois également ce mardi l'appel d'une inspectrice du service des risques professionnels de l'assurance-maladie. Elle ne peut pas accéder aux justificatifs de mon dossier de maladie professionnelle que j'ai tenté de lui faire parvenir par WeTransfer. La transmission électronique montre ses limites dans une période où il n'y a guère d'autres moyens. A moi de déjouer les restrictions et de les lui apporter (« Je travaille encore », m'a-t-elle dit) ou de faire des tirages papier et de les lui envoyer par la Poste. A moins d'attendre la fin du confinement ? Dilemme : cette procédure est déjà horriblement longue et cette attente risque de l'allonger davantage.

Episode 6 : Mercredi 18 mars

Au deuxième jour de confinement, bien que levée aux aurores, je prends mon temps. Comme d'habitude, je travaille dans mon bureau pour ne pas réveiller mon compagnon et, comme d'habitude, je travaille assise dans le lit. J'ai jeté mon dévolu sur cette chambre d'amis qui n'est que peu meublée. J'ai commandé un bureau et, en guise de placards, j'ai acheté des casiers en bois que j'ai posés sous la pente du toit. C'est une solution « gain de place » parfaite pour une chambre mansardée. J'y ai glissé quelques boîtes de rangement en tissu coloré. Ma vie professionnelle toute récente tient dans ces quelques boîtes.

Ce mercredi, j'appelle la vieille dame qui devait partir à Brest mais qui, compte tenu de l'annonce du discours présidentiel du soir, n'est peut-être pas partie lundi matin. Banco ! Je l'informe que je ne peux pas effectuer le tirage de la version intermédiaire de son manuscrit car les boutiques de reprographie sont fermées. Je lui explique que j'ai trouvé un site moins cher que les autres mais que, frais de port compris, la facture sera tout de même de 12 Euros environ. Elle me répond que le manuscrit n'est pas urgent. « Attendre est parfois une bonne chose », ajoute-t-elle. J'acquiesce, l'attente crée le désir.

Nous échangeons un moment sur le confinement. Elle reconnaît qu'il n'aurait pas été raisonnable de se rendre en Bretagne mais ajoute qu'elle piaffe dans son appartement. Tout comme je l'ai fait pour mon père, sa fille lui a apporté des attestations vierges et elle en a déjà profité pour sortir hier. Elle compte bien prendre l'air encore aujourd'hui : « Je dirai que c'est bon pour ma santé ». Elle précise que de nouveaux souvenirs lui sont revenus, grâce notamment à sa conversation avec une dame qui a vécu en Algérie : des anecdotes sur sa famille, installée en Tunisie sous le protectorat français, ont été retrouvées.

Je profite aussi de cette longue matinée pour contacter Pôle emploi, à qui j'ai une question à poser. A peine ai-je composé le 3949 que je suis mise en relation avec une conseillère, très surprise de mon appel. Elle m'explique être en télétravail, que depuis ce matin « c'est l'enfer » : bug informatique. Même difficulté pour les appels. Avoir réussi à la joindre relève du miracle. Elle ajoute qu'elle ne pourra

pas accéder à mon dossier. Toutefois, alors que j'expose ma situation, elle constate un retour à la normale. Vite, elle en profite. Pour me dire finalement que toute démarche de ma part en ce moment serait vaine. Il me faudra attendre que les portes de mon agence rouvrent...

J'ai appris la veille que des soins programmés fin avril seraient reportés en août, je dois donc annuler mon hébergement et trouver un nouveau logement. Je me connecte sur plusieurs sites mais je ne tombe pas sur la perle rare. Je m'attelle donc ensuite à ce récit. Mais avant, je prends connaissance des consignes de la Coopérative Dire Le Travail. Je monte rapidement dans mon bureau prendre des photos. J'ignorais que cela nous serait proposé mais il se trouve que, ce matin, j'ai photographié le lever de soleil depuis ma fenêtre.

En fin de journée, je demande à mes proches s'ils accepteraient de témoigner, eux aussi. Certains d'entre eux répondent présents. Je les interviewerai dans quelque temps...

Episode 7 : Jeudi 19 mars

Au troisième jour de confinement, je me fais cette réflexion étrange : comme mes rendez-vous sont annulés, comme mes biographies sont en stand-by, comme mes formations doivent attendre, mon seul travail aujourd'hui sera de dire le travail. Je vais dire le travail que je fais pour dire le travail pour Dire Le Travail. Façon poupées russes.

J'ai commencé à prospecter auprès de mes proches dans l'intention de trouver des contributeurs au projet de publication : ma fille et mon fils sont intéressés. Je leur ai proposé deux options : tenir un journal de bord comme je le fais ou se prêter à une interview par mes soins. Ils ont choisi la seconde. Nous avons convenu que nous attendrions quelques jours afin qu'ils bénéficient d'un peu plus de recul. Ce matin, j'envoie la même proposition à deux couples d'amis. L'un d'eux est confiné mais a proposé son aide à la municipalité de son village. Intéressant de parler de la solidarité générée par le confinement, non ? Pour l'autre, le confinement n'est que partiel : fonctionnaires dans deux collectivités territoriales distinctes, ils sont en situation d'astreinte.

J'ai déposé hier soir un premier texte de ma main dans le dossier partagé que le gérant de la Coopérative a ouvert sur Google Drive et j'attends les retours des lecteurs qui composent notre groupe. Je dois dire que cela fait très peu de temps que j'ai été admise comme contributrice. Un petit texte de présentation à fournir et le tour était joué. En même temps, je collaborais déjà depuis un an avec DLT comme on dit : d'abord invitée à intervenir lors d'une de ses journées d'étude, le 28 mars 2019, j'avais deux projets d'écriture sur le feu avec elle lorsque son gérant m'a proposé de formaliser notre partenariat.

Cette idée d'un ouvrage sur le travail en situation de confinement est une belle opportunité pour moi d'entrer de plain-pied dans la Coopérative. Sans cette expérience inédite en France, je n'aurais sans doute pas eu l'occasion de m'y intégrer aussi vite. J'apprends. Je comprends mieux pourquoi DLT appelle ses contributeurs les « abeilles ». Le sens figuré qui désigne les insectes pollinisateurs comme des ouvrières butinant sans relâche est très adapté : les courriels abondent, le débat est nourri, le texte d'appel à contribution s'étoffe, l'objet s'élargit, le titre du projet s'affine.

L'espace où les réunions de travail de DLT ont lieu est un espace de coworking solidaire. Cela ne s'invente pas : il s'appelle La Ruche ! A moins que le terme abeille n'ait été choisi en référence au lieu qui abrite les travaux de la Coopérative, la coïncidence est fantastique ! Aujourd'hui, l'espace de notre essaim est un espace virtuel et les échanges à distance. Mais je suppose que notre essaim est éclaté entre plusieurs régions de France et que les modalités de travail sont rigoureusement les mêmes qu'à l'ordinaire.

Sur la base des échanges entre nous et du dossier ouvert sur le drive, je commence à élaborer un guide d'entretien pour mes futures interviews, que je soumettrai au groupe. Je suis presque contente d'avoir cet objectif pour la journée. Sinon, c'est une sensation de vide sidéral qui m'aurait étreinte. En

l'absence de retour à 14 heures 30, je décide de le tester sur mes proches (c'est cela aussi le travail en confinement, on dispose de plus de temps donc on s'impatiente) : mon fils est indisponible, il est parti couvrir un cambriolage survenu sur son secteur, sa carte de presse l'autorise à sortir sans restrictions, je pourrai parler cependant à son épouse ; ma fille me répond tout d'abord qu'elle préfère attendre le retour de son conjoint car les enfants exigent d'elle beaucoup de disponibilité, mais elle se ravise et m'appelle : ils jouent dans le jardin et ne se chamaillent pas cet après-midi.

Le guide d'entretien semble bien fonctionner. Je n'ajoute qu'une question : à l'évidence, la situation se prête à des gestes solidaires. Si l'on retient la définition qu'en a faite Henri Wallon, travailler c'est apporter un service à l'existence de l'autre pour donner du sens à la sienne, donc il nous faut considérer ces pratiques comme une forme du « travailler ».

Mon compagnon, quant à lui, s'est remis au jardin comme depuis mardi. Le soleil des cinq derniers jours a permis à la terre gorgée d'eau de sécher un peu. Après un hiver sans hiver et un automne de plus de six mois, les tondeuses toussent et crachent dans les jardins alentours. Il a biné, sarclé, gratté, taillé, planté... mais a dû s'arrêter car la Communauté de communes a annoncé via Facebook que la collecte des déchets verts n'aurait désormais lieu qu'une fois toutes les deux semaines. Effet de la réduction du travail : la réduction du travail. L'inverse du principe des vases communicants...

Episode 8 : Vendredi 20 mars

Hier soir, j'ai écrit aux membres du Comité de rédaction de la *Revue française de service social* : notre prochaine réunion aura lieu samedi 28 mars, par téléphone compte tenu du confinement. J'avais relu l'ordre du jour et j'avais pu y lire que les propositions d'appels à auteurs n'étaient pas pléthore. Le temps donnant du temps, j'en profiterais pour coordonner un prochain numéro.

Ce sera la première fois pour cette revue, dont j'ai intégré le comité de rédaction l'été dernier seulement. J'avais encore au ventre la peur du vide, sachant que j'allais perdre mon emploi. J'ai préféré opter pour une activité bénévole que me retrouver avec la sensation d'une perte d'utilité sociale. De plus, j'avais déjà pratiqué ce genre de fonction pour une autre revue du travail social dans ma profession antérieure. J'avais aimé. Et je crois que j'avais été compétente.

Je transmets donc au groupe le premier jet de ce qui pourrait préfigurer un appel à auteur mais pas que ! J'en profite pour lui suggérer que nous mettions en place un dispositif de recueil de pratiques du service social en situation de confinement : qu'on me pardonne, j'ai un peu piqué l'idée de DLT ou plutôt j'en ai proposé une version spécialisée. Comment travaillent les assistants sociaux qui sont obligés de se rendre sur leur lieu de pratique ? Qui peuvent-ils y voir encore, du reste ? Tiennent-ils seulement des permanences téléphoniques ? Profitent-ils du temps retrouvé pour mettre à jour leurs dossiers ? Certains, comme mon amie, sont-ils en astreinte ? Comment, dans ce cas, se partage le temps entre vie privée et vie de travailleur ? D'autres sont-ils placés en télétravail ? Et comment, concrètement, s'y prennent-ils ?

Le lendemain matin, c'est-à-dire aujourd'hui, jour 4 du confinement, les réponses du Comité de rédaction sont toutes positives, et pour étudier mon appel à auteur et pour étudier la proposition d'un numéro spécial (et urgent, peut-être faudra-t-il qu'il devance un numéro prévu de longue date) sur le travail social en mode coronavirus.

Pour meubler la longue journée qui commence, je me mets en quête d'une liste d'éditeurs qui acceptent de publier les autobiographies. Une de mes biographies est finie (la première !) et mon client espère pouvoir l'éditer. Il a contacté une vingtaine d'éditeurs et n'a pour le moment qu'une réponse, négative. Les autres, il les a laissés de côté : ils exigent une version papier du manuscrit et cela représente un coût non négligeable. Je lance donc une recherche grâce à notre ami Google en espérant dénicher quelques adresses qu'il n'aurait pas trouvées lui-même et je lui en adresse le compte-rendu.

Je fais valider mes deux interviews d'hier et je les mets à la première personne du singulier après un échange avec une autre abeille matinale. Mais je les garde par devers moi pour l'instant : je souhaiterais réinterroger les personnes dans 8 ou 15 jours, si le confinement se prolonge, pour appréhender la lassitude que la situation provoque ou pour constater la saine adaptation qu'elle suscite. Et puis, je compte aussi interviewer leurs conjoints, voire un de leurs enfants, pour pouvoir broser un portrait familial du travail confiné.

Autre nouveauté pour moi : j'ai téléchargé hier l'application Whatsapp et je fais désormais partie du groupe qui prépare l'ouvrage sur la souffrance au travail. Il se nomme : Les potes dépressives ! L'une d'entre nous nous avait avoué un jour que c'était de cette manière qu'elle parlait de nous à ses proches. On avait beaucoup ri et on avait adopté ce nom. Pour le moment, seuls des échanges interpersonnels et ludiques ont eu lieu. Mais l'outil pourra être précieux demain si le confinement se prolonge, ce que les médias semblent avoir déjà acté. Ma fille me l'a écrit tôt ce matin et j'en ai eu confirmation en allumant la télé pendant le petit-déjeuner. Elle m'a demandé comment j'allais tenir sans voir mes deux petits-fils. Attendre les nouvelles, patienter, les voir par téléphone ou ordinateur interposé, recevoir des photos... je piaffe, pour voler l'expression à ma vieille dame !

Bref, je contacte mes potes dépressives par Whatsapp et leur rappelle que j'attends leurs récits pour l'ouvrage à paraître. Je travaille une bonne partie de la journée sur le récit poignant de Laurence et je peaufine celui de Lucie. Soazic me fait part de son impossibilité à me transférer son texte : elle n'a pas d'ordinateur chez elle. Les autres se taisent. Confinement ou pas, écrire sa douleur reste une énorme tâche.

Lorsque je leur propose de leur transmettre l'appel à contribution de Dire le travail, je n'obtiens qu'un retour : Lucie, pourtant une des plus actives d'entre nous, m'interroge. Elle ne travaille pas depuis qu'elle est en arrêt de travail pour burn-out. Elle pense qu'elle ne rentre pas dans les critères pour témoigner. Je la convaincs que l'acceptation du mot travail est large dans l'esprit de la Coopérative : plus que jamais, le confinement donne une valeur aux tâches domestiques et en particulier à la garde des enfants. Comme ma fille un peu plus tôt, elle a pété les plombs. Non contente de vouloir assurer 3 heures de cours à ses enfants ce matin, elle a proposé à une voisine d'accueillir les siens. J'espère qu'elle apportera son témoignage. Comme l'a fait Nathalie, une ancienne collègue. Son texte est frais, à son image. J'aurai ce soir dans mon escarcelle, en plus du texte de Natalie, 3 interviews déjà. Les transcriptions et l'écriture sont faites. Reste à les valider. Ce sera fait d'ici demain au plus tard.

J'observe un phénomène nouveau : notre rythme change. Je reste dans mon lit-bureau toute la matinée et je ne passe à la douche que lorsque l'heure du déjeuner approche. Et c'est comme ça depuis trois jours. Mon compagnon fait mieux : aujourd'hui, il est resté en peignoir toute la journée !!! je lui ai dit que c'était un tue-l'amour. Le confinement ou la fin du couple ? Bref, tout est décalé : on est habillé à midi (quand on s'habille), on déjeune à 13 heures 30, on fait la pause-goûter (ah oui parce qu'il y a désormais la pause-goûter, je ne vous l'avais pas dit peut-être ?) à 17 heures 30 et on dîne à pas d'heure, précipitamment, pour ne pas rater le début du film. Canal + a eu pitié des confinés et a mis ses programmes en clair alors on en profite. Razzia sur les films ! On visionne et on enregistre !

Je finis la journée en essayant d'organiser une conversation par Skype demain après-midi avec une autre de mes anciennes collègues qui souhaite elle aussi me confier le récit de sa vie. Sa vie depuis quelques années, c'est la vie avec une maladie mentale, la bipolarité.

Episode 9 : Samedi 21 mars

Je vous ai parlé hier du changement de rythme. Je fais du *bedworking* jusqu'à midi et toutes mes activités se décalent, etc. Ça, c'est le jour. Mais la nuit, c'est pire. Mon sommeil, déjà tout moche d'habitude, a des allures de nabot. Court, très court sur pattes. Il ne supporte pas le confinement.

Moins je bouge et moins je dors. Plus je me lève tard et plus je m'éveille tôt. Il est inversement proportionnel aux horaires décalés. Un vrai problème de santé privée...

Aujourd'hui, je suis sur le pont à 2 heures du matin. Je n'ai plus vraiment matière à travailler. J'ai épuisé les ressources jusqu'à cet après-midi et ma cueillette de récit. J'emprunte ce joli mot à Catherine Schmutz, de l'Université de Fribourg : elle a monté depuis de nombreuses années une formation de cueilleurs et cueilleuses de récits de vie.

Je vais ressortir ma table de massage, pliée sous mon bureau, euh sous le lit de la chambre d'amis. Voilà ce qui s'appelle optimiser l'espace... et le temps ! J'avais suivi un stage d'une journée il y a quelques étés de cela dans un spa pour apprendre les rudiments du modelage. C'est le moment de pratiquer un peu même si je n'ai qu'un « client » potentiel, et pour cause.

Mon ancienne collègue m'appelle cet après-midi par Messenger. Elle a passé la matinée à essayer d'installer Skype sur son nouvel ordinateur mais en vain. Si elle avait été au travail, elle aurait demandé à Manu de passer et il lui aurait réglé cela en trois coups de cuillère à pot mais Manu aussi est confiné. Toute la semaine, enfin depuis mardi que l'établissement où ils travaillent tous les deux, l'informaticien en chef (il est tout seul...) a pourtant pris le contrôle de son PC à distance pour l'aider à utiliser la plateforme servant à communiquer avec les étudiants, à leur envoyer des documents, du travail à la maison, à les accompagner dans la préparation des certifications finales qui interviendront dès le début mai (si cela reste possible, rien de moins sûr...). Mais Manu est en week-end.

C'est un aspect du travail confiné que j'observe, en tout cas dans les contacts que j'ai en ce moment : les travailleurs de mon entourage conservent le repos pendant ces deux jours. Ils se souhaitent bon week-end depuis vendredi ou indiquent, même implicitement, qu'ils se remettront au travail lundi. Ma cliente elle-même a tenu à privilégier notre rendez-vous de ce samedi alors que nous aurions pu envisager d'en avancer la date. Et quand nous en aurons terminé à l'issue de la première séance, elle me dira que c'est impossible de se retrouver avant le samedi suivant en raison de toutes les tâches qu'elle a à accomplir. J'ai lu aussi un échange dans lequel une maman disait pouvoir souffler car il n'y aurait pas de travail scolaire deux jours durant. Un autre de mes clients m'a appelée pour m'informer qu'il m'enverrait une partie de son récit lundi soir comme il le fait rituellement depuis début décembre car il profite du week-end chez son épouse, dont il vit séparé toute la semaine pour raison professionnelle, pour trier et compiler des documents avant de m'envoyer les extraits qu'il souhaite me voir incorporer au récit.

Cette frontière entre le travaillé et le non-travaillé, entre les jours ouvrés et les jours ouvrables, entre l'activité et le repos est donc toujours là au bout de 5 jours de confinement. Je note même que le week-end garde son caractère ludique et convivial : mon fils m'appelle pour me proposer un apéritif en visioconférence le dimanche soir, en compagnie également de sa sœur ; inspirée par cette idée géniale, destinée à nous voir et à nous amuser « ensemble », je la soumets à mes « potes dépressives » pour dimanche midi et, en dépit de quelques hésitations (qu'est-ce que je vais faire de mes enfants ? ben, mon mari s'en occupera ou qu'est-ce que va dire mon mari ? ben, il fera du home-trainer à ce moment-là), rendez-vous est pris !

J'ai aussi, sans réfléchir, proposé à mon compagnon d'inaugurer la table de massage que j'avais achetée il y a quelques années, après avoir suivi un stage de modelage dans un spa pour en apprendre les rudiments. Elle vient d'arriver dans la maison que nous partageons désormais, la période s'y prête, il est temps de la déplier. Sans réfléchir, je lui ai suggéré que nous prenions l'habitude de l'utiliser le week-end : un jour, je masserai, l'autre jour, ce sera son tour...

Je reviens à mon entretien : Messenger fonctionne, je découvre en gros plan le visage de mon ancienne collègue arrondi par la caméra, presque boursoufflé (et dire que je dois être pareille !), la connexion est bonne. Cependant, l'enregistrement est de mauvaise qualité. Comme elle présente toute sa généalogie et cite les villages où ses deux branches ont vécu, l'outil de transcription est aussi perdu que moi, sinon plus. Qu'à cela ne tienne ! Elle corrigera quand je lui enverrai les premières épreuves.

Après la séance, qui aura duré un peu plus d'une heure, je passe le fichier audio à la moulinette de HappyScribe et j'en ressors un texte qui, pour n'importe qui d'autre que moi, s'apparenterait à du chinois (d'aucuns diraient que c'est du petit nègre ou que mon interlocutrice parle français comme une vache espagnole, j'appelle volontiers ces expressions du racisme soft). Heureusement, j'ai la conversation en mémoire et j'en déduis à peu près toutes les unités de sens. Mais c'est une course contre la montre si je ne veux pas, dans 2 ou 3 jours, rester devant le texte comme une poule devant un couteau ! Je bosse jusqu'à près de minuit...

Episode 10 : Dimanche 22 mars

Lorsque je commence l'écriture d'une biographie, je me plais à dire que je connais toujours une période de flottement. Le narrateur se jette à l'eau et m'emmène avec lui dans son plongeon. Je sais qu'il y a une longue traversée à effectuer avant d'arriver sur la rive d'une île déserte où tout sera à construire. Une fois sur le rivage, nous serons deux pour travailler. Mon client m'apportera les matériaux qu'il aura retrouvés ici ou là, dans le désordre parfois. Avec les miettes de ses souvenirs, parfois les débris laissés par les épreuves de la vie, mais aussi les trésors oubliés que l'aventure met au jour, j'érigerai le refuge où il pourra se sentir au chaud, rassuré, ramassé, contenu...

Mais avant cela, il y a ce fameux flottement. Entre quelques brasses, se mettre sur le dos, faire la planche, regarder le ciel au-dessus de moi, non parce qu'il peut m'éclairer (je ne crois pas à une quelconque aide divine) mais au contraire parce que, vide de toute pensée, de toute action, il laisse mon cerveau ouvert. Si le flottement se prolonge, il devient inconfortable certes. Mes tentatives de rester calme sont parfois freinées par le clapotis. Et puis, là où la mémoire était chaude des mots entendus, l'immobilité la refroidit. Mais je dois prendre le temps de trouver le bon angle, le style approprié, le registre de langue, le champ lexical comme le naufragé doit prendre le temps de se reposer pour espérer atteindre la terre ferme.

Ce matin, après avoir attendu que la nuit porte conseil, j'ai une piste, peut-être deux. Je vais me mettre à accélérer le mouvement et je verrai si mes efforts payent, si je m'approche du rivage ou si un courant contraire m'en éloigne. Quelquefois, il faut deux séances voire plus pour adopter le bon style, pour pratiquer la bonne nage. Fi du flottement dans ce cas car il faut avancer. Le confinement présente toutefois un bénéfice secondaire : le flottement peut durer un peu plus longtemps puisque de nombreuses tâches, qu'elles soient professionnelles ou personnelles, sont annulées ou reportées. A condition qu'il ne devienne pas anxiogène...

Un clic : j'envoie la première partie du manuscrit à ma nouvelle cliente. C'est toujours un moment difficile pour moi. J'ai peur que les initiatives que j'ai prises ne conviennent pas aux « auteurs ». Elle me répond quelques heures plus tard, me demande le fichier en format Word parce qu'elle a quelques corrections à apporter au texte. Elle salue mon travail.

Je suis recontactée dans l'après-midi par une jeune femme qui a besoin que j'écrive un courrier pour appuyer une démarche administrative. Elle s'inquiète de nos modalités de fonctionnement parce qu'elle vit à 100 Kilomètres de moi : en cette période de confinement, je pourrais aussi bien travailler pour une personne vivant à Menton...

Je reprends ensuite l'écriture de mon journal de bord. J'étais enthousiaste au début. Je ne dirais pas que j'y vais à reculons maintenant mais j'y écris avec moins de motivation. Tiendrai-je ainsi jusqu'à la fin du confinement ? Surtout s'il se prolonge ? Aurai-je des informations intéressantes à transmettre ? Serai-je davantage occupée à lire les textes des autres qui ne manqueront pas d'arriver bientôt ? Aurai-je du travail pour dire ce travail ?

Je contacte ma fille pour lui proposer de contribuer au travail scolaire de mon petit-fils, actuellement en CP. Je lui apprends que je suis sortie un peu plus tôt pour mettre dans la boîte aux lettres une petite carte demandant à son fils de m'en écrire une à son tour. J'ai trouvé aussi des charades et des rébus,

que je lui enverrai mardi. A moins que je ne lui envoie le « petit bac » que je lui ai concocté. Quant à son petit frère, j'envisage de m'enregistrer en chantant des comptines ou en racontant des contes, que j'enverrai par mail à sa maman. Peut-être que lui pourra me faire une petite peinture...

Autre conséquence du confinement : mon compagnon a perdu sa repasseuse. Depuis qu'il vivait seul, il avait pour habitude de confier ses vêtements à la femme de ménage de ses voisins. Mon arrivée dans la maison n'avait rien changé à ses habitudes : il ne voulait pas que je sois à son service et je n'avais pas insisté... Or, le panier devient énorme : dix jours qu'il a récupéré la dernière « livraison » de linge repassé. Je vais m'y mettre demain.

Episode 11 : Lundi 23 mars

Je manque de travail. La visio-conférence programmée à 9 heures 30 pour préparer la formation de deux jours que m'a commandée une association a été annulée. Si le travail à distance lui-même est reporté, que vais-je devenir ? En l'occurrence, le motif est louable : deux directrices d'établissements du secteur de la Protection de l'Enfance qui devaient y participer sont beaucoup trop absorbées par les situations d'enfants en danger, rendues plus délicates par le confinement, pour prendre le temps de parler formation. D'autant plus que celle-ci est programmée fin septembre. Nous avons prévu large.

Levée bien avant le jour, je commence par m'atteler au travail domestique : le panier à linge est « dégomme ». Puis je visionne quelques épisodes d'une série que ma fille m'a passée : *La servante écarlate*. Plusieurs personnes m'en avaient parlé en termes élogieux et elles avaient raison : c'est passionnant. Je m'interroge : y aura-t-il une série consacrée au coronavirus en mode pandémie mondiale ++ ? A moins qu'une série d'anticipation n'ait déjà été réalisée au sujet d'un élément pathogène du même type et que cela m'ait échappé !

L'après-midi, rebelote : cette fois, c'est un film policier enregistré quelques jours plus tôt, quand Canal + a eu la bonne idée de s'offrir en clair aux détenteurs d'une box. Ensuite, comme il fait beau, je sors un peu dans le jardin.

Le soir venu, je reçois un courriel de mon tout premier client, celui qui me raconte l'erreur judiciaire dont sa femme a failli être victime. Il m'envoie le contenu de plusieurs pièces du dossier que les avocats ont pu lui procurer : interrogatoires de police, attestations du voisinage, procès-verbaux. Je dois incorporer ces nouveaux éléments au manuscrit en cours façon Pierre Bellemare, c'est en tout cas ce que m'a demandé mon client. Je préfère pour ma part me glisser dans la peau d'un journaliste d'investigation reprenant l'enquête à zéro et démontant un par un tous les arguments de l'accusation et une par une toutes les calomnies qui l'ont servie.

Chic : j'aurai du travail demain !

Episode 12 : Mardi 24 mars

Je me suis levée enfin à une heure normale aujourd'hui. Il faut dire que j'avais pris un somnifère hier soir. Le confinement n'est pas bon pour moi qui souffre du syndrome des jambes sans repos. Les crises sont aggravées par l'immobilité. Pas bon non plus pour l'aponévrose qui s'est réveillée parce que je marche en chaussons de danse dans la maison depuis qu'il n'est quasiment plus possible de sortir. Je suis obligée de mettre des chaussures fermées dans lesquelles mes semelles orthopédiques me soulagent et je me promène en martelant le carrelage de mes talons hauts. Mon compagnon m'a dit en souriant qu'il avait l'impression que j'étais sur le départ...

Je commence donc ma journée de meilleure humeur que la veille. Pour débiter, je traite un dossier que je dois renvoyer à Pole emploi pour demander à bénéficier de l'aide aux créateurs et repreneurs d'entreprise. Tout va bien jusqu'au moment où je dois envoyer les documents par mail à ma

conseillère : les fichiers sont trop volumineux ! Moi qui venais de tout scanner, je suis obligée de remettre ça en réduisant la qualité de la résolution. Heureusement que j'avais découvert la manœuvre il y a quelques jours au moment où mon compagnon cherchait à informer son comité d'entreprise de son changement de situation familiale.

L'après-midi, les nécessités de la vie domestique, et même de la vie tout court, se rappellent à moi : le réfrigérateur se vide dangereusement. Les courses, que je déteste faire habituellement, sont désormais un prétexte pour quitter la maison, améliorer ma santé et garder l'illusion d'une vie sociale. Je vais au supermarché à pied pour me dégourdir les jambes par la même occasion et je prends mon temps dans les rayons. Il est 13 heures 10 quand je sors et le magasin est très calme : seules deux caisses sont ouvertes et il y a fort peu de consommateurs. Pas besoin cette fois-ci de faire la queue à l'extérieur et d'entrer au compte-gouttes. Je stationne quelques instants devant la caisse : la consigne veut que nous ne déposions nos courses sur le tapis roulant que lorsque le client précédent est passé de l'autre côté et que nous ne dépassions la caissière que lorsqu'il est parti. J'entends la cliente devant moi remercier l'hôtesse d'être là et de lui permettre de se ravitailler.

Je renouvelle un rendez-vous en visioconférence par Skype avec la petite famille de ma fille. Mon courrier à mon petit-fils n'est pas arrivé, la Poste a réduit son activité : de 5 jours de livraison du courrier, elle est passée à 4 jours et, bientôt, le facteur ne passera plus que 3 jours.

Je travaille ensuite sur une de mes biographies... jusqu'à presque 3 heures du matin. Je m'étais pourtant promis d'en garder « sous le coude ». Mais une fois partie, je n'ai pas pu m'arrêter.

Episode 13 : Mercredi 25 mars

Après le visionnage de plusieurs épisodes de ma série en début de matinée, je reçois un coup de téléphone du client à qui j'ai envoyé le manuscrit cette nuit. Bénéfice secondaire du confinement : quand il a appris qu'il serait condamné à ne plus pouvoir gérer son entreprise d'expertise immobilière, il est monté dans sa voiture, direction la banlieue chic de Paris, pour rejoindre sa douce. Tant qu'à être confiné, autant l'être avec son épouse. Celle-ci est restée en retrait depuis qu'il a décidé de me faire écrire le récit de l'épreuve inouïe qu'elle a traversée. Maintenant, quand il m'appelle, elle est à ses côtés. Aujourd'hui, au bout de quelques minutes, elle demande à me parler : « *Je peux répondre à vos questions, je connais les éléments du dossier par cœur* », me dit-elle. Nous aurons, elle et moi, une conversation de près d'une heure, entrecoupée parfois de quelques interventions de son mari.

Bloqués tous les deux dans leur appartement, ils décident de faire avancer le projet de livre : ils n'ont pas les pièces du procès mais espèrent se les procurer si les Tribunaux fonctionnent. Ensuite, il faudra finaliser le manuscrit par une longue interview de la principale protagoniste sur son arrestation, son incarcération, sa sortie de prison, l'attente du procès, l'acquiescement. Elle veut que ce soit écrit comme un scénario : « *On ne sait jamais*, dit-elle, un sourire dans la voix, *s'il y a un film un jour* ». J'acquiesce. La suite : le soumettre à ses avocats, qui ne peuvent se prononcer sur la rédaction de la préface qu'après avoir lu l'ensemble de l'ouvrage parce qu'ils engagent leur réputation. Et enfin, trouver l'éditeur dont l'attention ne pourra qu'être attirée par les noms des deux conseils qui figurent parmi les plus connus du Barreau.

L'après-midi, je visionne à la télévision la conférence de presse de quatre ministres à l'issue du Conseil du même nom : parmi eux, Edouard Philippe, Bruno Le Maire et Muriel Pénicaud informent les auditeurs qu'une vingtaine d'ordonnances ont été signées le matin même pour éviter le naufrage économique du pays. Parmi les mesures annoncées, un Fonds de solidarité est créé, permettant aux entreprises, et notamment aux autoentrepreneurs, de bénéficier d'une aide automatique de 1500 Euros si le chiffre d'affaires a subi au mois de mars une perte d'au moins 70%. Pour moi, le calcul est facile à faire : sur les 6 mois qu'a vécus ma petite entreprise, j'ai déclaré la somme moyenne de 784,16 Euros ; il me faudrait donc afficher un chiffre d'affaires inférieur à 235,25 Euros. Or, je n'ai reçu aucun

versement de la part de mes clients pour mon activité du mois de mars. Soit parce que mes rendez-vous ont été annulés soit parce que les personnes rencontrées ne m'ont pas réglée ce jour-là. Ah si ! J'ai bien reçu par la Poste un chèque de 200 Euros mais son expéditeur m'a demandé de ne le déposer à la Banque que le 9 avril, quand il aura perçu sa toute petite retraite.

Je ne peux m'empêcher de penser aux employés de la DGFIP (les impôts) qui vont devoir redoubler d'efforts dès le 1^{er} avril et le lancement du dépôt des dossiers. Comme je pense aux couvreurs que je vois poser des tuiles au soleil, sur le toit que j'aperçois depuis mon poste de travail, planté entre la mer et moi. « *Pourvu que l'entreprise ne monte pas un étage au-dessus du garage et ne vienne barrer la vue que j'ai la chance de posséder sur la plage toute proche* », me dis-je, tout en ressentant une vague de culpabilité. Plage. Vague. Pas fait exprès...

Je reçois dans la journée un appel du service de cardiologie d'une clinique qui devait pratiquer sur moi une échographie transoesophagienne le 31 mars : en raison de la pandémie, les hôpitaux privés viennent de libérer 4000 lits de réanimation. Ceci explique cela. Les services sanitaires ont besoin de toutes leurs ressources, qu'elles soient humaines ou matérielles, pour accueillir un afflux de malades. Mince, flûte, crotte, je m'étais habituée à l'idée de cet examen désagréable. Il est différé à une date encore inconnue et il me faudra m'y préparer à nouveau. Culpabilité encore à cette pensée.

Episode 14 : Jeudi 26 mars

Chaque jour, j'ai envie de commencer par « Cher journal » mais je ne peux pas faire ça à la si douce Anne Franck. C'est un peu comme si c'était une marque déposée, vous comprenez.

Ce matin, *La servante écarlate* m'a encore accompagnée. Jusqu'à 10 heures. J'ai fini la première saison. A 10 heures pile (je ne connais personne d'aussi ponctuel, à part moi), mon coach m'a appelée. C'était ma dernière séance. Nous avons fait l'évaluation du dispositif. Ce que j'ai compris du travail de coaching, c'est qu'il ressemble à une thérapie comportementale. Le coach et son(sa) client(e) se mettent d'accord sur de petits objectifs à atteindre pour la fois suivante, des choses difficiles à faire mais dont il faut pourtant arriver à se dépasser pour les réaliser et avancer. Il trouve que j'ai bien progressé depuis la première séance mais ne dit-il pas cette phrase à tout le monde ? Lui aussi est impacté par le confinement : outre la nécessité d'effectuer les séances par téléphone, il devra soutenir son mémoire de fin de formation en visioconférence. Je lui dis que cela m'intéresse, il me propose de me l'envoyer.

J'accuse réception de documents envoyés par Marc, mon client stationné à Paris en ce moment. Ce sont des justificatifs qui prouvent que sa femme n'avait pas fait faillit et n'était donc pas aux abois. Cela confirme que le mobile pour assassiner son mari n'était pas financier comme son accusatrice principale l'avait clamé à l'époque. Ce sera utile pour le livre.

J'ai également un échange avec Philippe, le client dont j'ai achevé la biographie. Les éditions Sydney Laurent, pour ne pas les nomme (je n'ai jamais compris cette expression mais elle m'amuse) lui ont adressé un contrat pour le publier à compte d'éditeur et lui demandent... 750 Euros, en prétextant que la parution de son livre leur coûterait la modique somme de 25 000 Euros. De qui se moque-t-on ? Il me demande conseil, je lui dis que si c'était moi, je refuserais. Dans l'intervalle, son avocat lui a dit la même chose. Il contacte le maquettiste auquel je me suis adressé pour faire faire quelques exemplaires de son manuscrit, destiné pour lui à le faire lire par ses proches, pour moi à assurer la promotion de mon entreprise de biographe. Plus les jours passent et plus j'ai envie de me présenter sous cette appellation parce que, pour le moment, à l'exception de quelques sessions de formation à la méthodologie des récits de vie, je n'ai eu que des commandes de biographies et c'est ce que je souhaite faire exclusivement. Être confinée me donne à réfléchir.

Je reçois en fin de matinée un texto d'une autre cliente, Myriam (je m'aperçois que je ne les avais pas encore nommés mais j'e ressens désormais le besoin) : elle n'a pas d'ordinateur, encore moins une

imprimante, seulement un téléphone portable, et elle ne peut pas éditer les 20 pages de son manuscrit, que je lui avais envoyées le 19 mars. Je consulte à nouveau plusieurs sites de photocopies mais les huit Euros et quelques centimes que faire envoyer son récit chez elle lui coûterait sont une trop lourde charge. En situation de handicap, elle ne peut me verser que 50 Euros par mois. Je lui fais moitié prix : 500 Euros de forfait quel que soit le volume de sa biographie. Embarrassée, je finis par faire moi-même les impressions (2 pages par feuille, il lui faudra chausser ses lunettes, mais ça réduit les frais) et par les mettre sous enveloppe. Pour éviter la fréquentation du bureau de Poste, j'imprime moi-même les timbres.

Après le déjeuner, je pars à pied faire les courses : d'une pierre deux coups toujours, le ravitaillement et l'exercice physique. Tout le monde s'est donné le mot, semble-t-il : à 13h45, horaire très calme la dernière fois, beaucoup de clients poussent leur caddie dans les rayons.

A côté des produits alimentaires, j'achète deux petits jeux qui tiendront dans une enveloppe pour le plus grand de mes petits-fils. En rentrant, j'en glisse un dans une enveloppe : je le posterai demain matin. J'ai encore devant moi des charades, des rébus, des sudoku niveau 6-8 ans et des mots fléchés pour les CP. C'est ma modeste contribution à son travail scolaire. Hier après-midi, ma fille m'a envoyé deux photos : une page d'écriture plutôt « à la va-comme-j'te-pousse » et une autre parfaite. Il s'est fait réprimander par maman et la « remontée de bretelles » a été efficace.

Maintenant, je vais m'intéresser au second, 2 ans et demi. Je consulte plusieurs sites dédiés aux contes pour les tout-petits. J'en déniche un avec des histoires très courtes, à peine plus de deux minutes. Je m'enregistre, racontant le premier jour d'école d'un petit garçon qui lui ressemble (il rentrera en maternelle en septembre) et j'envoie le fichier audio par courriel. Vers 20h30, je recevrai un coup de téléphone de ma fille et de mes petits-enfants. Le plus jeune était très concentré à l'écoute de mon petit conte et l'a très bien compris : après-coup, il a demandé des câlins à sa maman : le récit parlait de la séparation difficile de l'enfant et de sa mère le jour de la rentrée...

Juste après l'enregistrement, une amie me téléphone : elle a reçu l'appel à contribution de la Coopérative Dire Le travail que je lui avais envoyé. Assistante sociale hospitalière, elle a été placée en veille sociale par sa direction. Etant la plus ancienne du service, la mission qui lui a confiée est légère. Elle peut toutefois recevoir des courriels de la part de ses patients et contacter des partenaires si besoin. Elle aura une semaine d'astreinte à partir du 20 avril : là encore, comme elle a la soixantaine, on lui a assigné la période la plus lointaine, en espérant que le pic de la maladie sera derrière elle. C'est avec surprise qu'elle a reçu, comme les 500 salariés de son hôpital, un message de sa DRH lui conseillant de suivre une sorte de cours gratuit sur Internet qui finit par une séance de méditation. Sans doute pour apaiser les tensions et l'anxiété des personnels soignants et non-soignants de l'établissement.

Formée aux récits de vie, elle a proposé à son réseau d'animer chaque vendredi soir un atelier d'écriture par l'intermédiaire de Whatsapp. Bien que l'outil ne permette pas à plus de quatre personnes de communiquer ensemble, quelqu'un lui a fait découvrir une fonctionnalité qui lui permet d'être entendue de tous, et ils sont nombreux : pas moins de vingt personnes ! Elle a l'intention d'écrire sur cette expérience pour Dire Le travail mais elle a besoin d'en savoir plus. Nous échangeons à ce propos mais aussi à propos du colloque de Pau, dont je suis membre du Comité scientifique : elle compte également proposer une communication.

Comme pour rester dans le travail social, je réceptionne un mail d'une des assistantes sociales qui a animé le groupe ayant donné lieu au projet de publication d'un livre sur la souffrance au travail. Toute récente retraitée (le groupe a été sa dernière intervention collective) elle est disponible pour nous retrouver en compagnie de sa collègue le 29 mai. Elle me dit qu'elle fait la nounou. Peut-être les parents de ses petits-enfants travaillent-ils encore ? Je l'envie un peu...

L'après-midi s'étire. Je n'ai plus vraiment de matière. Il fait toujours très beau dehors mais le vent a tourné au Nord-Ouest et il est puissant. Je tourne la tête vers le toit d'à côté : les couvreurs sont

descendus. Ils ne sont arrivés qu'à 9h ce matin et à 16h30, ils semblent « plier les gaules ». Peut-être ont-ils le droit, en cette période de confinement, de réduire leurs horaires ? Peut-être font-ils la journée continue ?

Dans la journée, je reçois un message de Patrice, de la Coopérative : je me serais trompée dans la numérotation des épisodes de mon feuilleton. J'ai sauté le 8 en effet. Tant mieux ! J'ai gagné un jour de confinement en moins...

Episode 15 : vendredi 27 mars

Je suis au travail à 3h30 du matin. Lorsque je me lève après avoir en vain cherché à me rendormir, je vois que Marie-Anne, une autre de mes clients, m'a renvoyé la toute première version de son récit de vie avec ses annotations. Ouf, les changements sont mineurs : seuls une citation et le titre du prologue sont modifiés. Les corrections ou autres compléments portent essentiellement sur des noms de lieux ou de personnes : ils sont légion dans son récit et la distance conjuguée à l'outil de communication ne m'ont permis ni de les entendre convenablement ni, a fortiori, de les orthographier avec la rigueur nécessaire. Elle m'indique également vouloir ajouter une Fable de la Fontaine ou encore un psaume. Facile ! Je le fais immédiatement. Internet est extraordinaire pour le télétravail : nul besoin de se rendre dans une bibliothèque en cette période de confinement. On tape la référence recherchée sur « gogol », comme dit mon père, et il n'y a plus qu'à copier le texte sur le site correspondant puis à le coller dans le manuscrit. J'ai parfois la sensation de piller.

Toutefois, un paragraphe ne lui convient pas : je lui ai suggéré, comme elle est très croyante, de signaler que ce récit sera sa Bible et qu'elle l'organisera donc en versets mais peut-être est-ce du blasphème ! Elle préfère en tout cas que sa biographie soit un livre ouvert pour sa famille, dont les versets seront remplacés par les livrets. Alors, je réfléchis et je trouve une piste : son récit sera un Grand livre de comptes, avec les événements à mettre à son crédit et ceux qu'elle a payés cher : les chapitres en seront les livrets, à la fois cahiers où les batteurs d'or mettaient les feuillets du métal précieux, à la fois registres des épargnants. Les histoires de la vie ne sont-elles pas en même temps trésors à transmettre et comptes à rendre ? Merci encore à Internet, qui m'évite de chercher un dictionnaire étymologique que je n'ai pas à ma disposition chez moi et qu'en ces temps de fermeture des librairies, je n'aurais pas trouvé : j'ai appris grâce à lui le sens originel du mot livret.

Je reçois dans la matinée un coup de téléphone de Myriam. Après la deuxième séance de sa biographie, je m'étais posé beaucoup de questions mais j'avais fait le « job ». Aujourd'hui, elle-même s'interroge aussi sur la sur-représentation des traumatismes dans sa vie et a peur que son cerveau n'en crée ou ne transfère les responsabilités du ou des auteurs sur d'autres personnes. Elle n'a pas encore reçu la deuxième mouture de son récit (et avec la Poste qui désormais distribue le courrier tous les trois jours seulement, elle peut attendre jusqu'à une semaine), elle pense trouver le courage de le lire courant avril. Philosophe, elle dit que cette coupure peut être salutaire. Puis elle m'envoie un texto en début d'après-midi : elle propose de m'écrire des lettres selon une périodicité encore à définir mais, dit-elle, « c'est la voie de relais pour reprendre la narration ».

A l'heure du déjeuner, je reçois un autre appel téléphonique, de Margot celui-là. Nous produisons en binômes des récits croisés d'événements professionnels qui ont fait rupture dans nos vies et qui nous ont conduits vers un remaniement identitaire. Depuis la dernière réunion de travail, en février, le projet, piloté aussi par la Coopérative DLT est en stand-by. Nous devons nous retrouver avec d'autres participants aujourd'hui même à Paris et le placement en confinement a mis le groupe à l'arrêt. Comme celui ayant vocation à interroger des bénéficiaires des Territoires Zéro chômeur qui est « mort dans l'œuf » en tout cas pour l'instant. Elle va demander un rendez-vous en visio afin que nous puissions profiter de ce temps imprévu et incroyable pour aller de l'avant au lieu de différer.

A propos de courrier... je vais jusqu'à la boîte aux lettres. C'est vide, comme l'est mon temps. C'est décidé, je vais faire une liste de tout ce que je pourrais faire pour meubler :

- Passer l'aspirateur dans ma voiture
- Voir s'il reste quelque part du shampoing pour moquette (le tapis du salon n'a plus de couleur)
- Passer au lave-linge les vestes et manteaux qui n'ont pas besoin exclusivement du pressing
- Lire (je n'y arrive pas depuis mon burn-out)
- Commander quelques cochonneries... mais quoi ?
- Ah si, passer la commande mensuelle de surgelés livrés à la maison, j'ai reçu un mail du magasin ce matin
- Pourquoi ne pas entreprendre de rénover certains meubles ?
- Lire (je n'y arrive toujours pas)
- Enregistrer quelque chose pour mon petit bonhomme
- Repasser de vieilles séries sur le lecteur DVD
- Faire des pommes au four
- Lire (merde, quand est-ce que ça va revenir ?)
- Appeler des copines, ah tiens, j'en ai deux qui me parlent sur Whatsapp, Lucie s'ennuie, comme moi...

Allez, un petit épisode de *La Servante écarlate*, ça peut pas faire de mal !

Episode 16 : Samedi 28 mars

J'ai oublié de vous dire quelque chose hier : nous avons appris de la bouche d'Edouard Philippe, le premier Ministre, que le confinement serait prolongé à partir de mardi prochain et jusqu'au 15 avril. Mes listes seront bien utiles mais devront s'allonger, au risque de broyer du noir. Curieuse aussi cette expression ! Viendrait-elle de l'esclavage ? Du travail du poivre ? Au demeurant, avez-vous remarqué que le noir est souvent associé à du péjoratif, du triste, de la peur : nuit noire, avoir des idées noires, voir tout en noir, écrire noir sur blanc, le travail au noir, une marée noire, une série noire, noir de monde, une caisse noire, être sa bête noire, lancer un regard noir, avoir de l'humour noir ou un œil au beurre noir, faire du marché noir ou de la magie noire, être dans une misère noire, être noir pour être saoul et même porter un blouson noir... Revenons-en aux listes : les compléter, donc.

Heureusement, aujourd'hui est un grand jour : je participe au Comité de Rédaction de la Revue française de service social en conférence téléphonique de 10 heures à 13 heures puis j'ai un nouvel entretien biographique avec Marie-Anne (vous savez, la Bible, les livres de compte, tout ça ?) à partir de 15 heures. Quasiment une journée de travail normale. Vous noterez toutefois que nous sommes samedi et que le télétravail abolit la frontière entre les jours ouvrés et les jours ouvrables. Comme le Gouvernement a aboli par ordonnance la frontière qui fixait les horaires hebdomadaires de travail maximum : désormais, certaines catégories de travailleurs peuvent exercer leur profession jusqu'à 60 heures par semaine. Comme la solidarité a aboli la frontière entre actifs et retraités, certains « seniors » ou réservistes ayant repris du galon, de la blouse blanche, des masques, des gants... Et comme le confinement a fait bouger la frontière entre le dedans et le dehors : avant, je disais que je partais en déplacement quand je quittais ma région, aujourd'hui je me déplace en-dehors de mes limites habituelles quand je me rends à pied au supermarché Auchan, à 600 mètres.

A dix heures précises, **j'entre** en conférence téléphonique. C'est le mot ad'hoc. Et pourtant, je suis toujours sur mon lit, habillée toutefois comme si quelqu'un, là-bas, pouvait me voir. La réunion, prévue initialement jusqu'à 13 heures finira avec plus d'une heure d'avance : en télétravail, un des bénéfices secondaires est bien sûr 1) que l'on ne peut pas prendre le café ensemble pour démarrer 2) que l'on est obligé d'éviter les digressions et autres apartés 3) que si l'on veut atteindre nos objectifs, chacun doit parler après l'autre au risque de ne plus rien comprendre et de cette manière il faut bien admettre

que nous sommes plus efficaces. Quand nous reprendrons les réunions in vivo, peut-être faudra-t-il s'en souvenir. Ou pas. Ce sont aussi tous les moments informels qui créent les liens sans lesquels on peut facilement perdre la motivation mais également moult informations en apparence hors sujet mais qui, souvent, apparaissent comme fondamentales à l'exercice de notre métier.

Nous attaquons les futurs numéros : après que le groupe a échangé sur ma proposition de thématique pour le numéro 279, il s'attarde ensuite sur la seconde proposition que j'ai adressée au Comité de Rédaction quelques jours plus tôt : un numéro spécial sur le travail social en période de coronavirus. J'apprends que le magazine *Lien social*, bien connu dans mon ancien secteur d'activité, propose sur son site une nouvelle rubrique intitulée « Terrain Journal de bord » pour relayer les témoignages des travailleurs sociaux en général et des abonnés en particulier. Je parcours les titres à la une : « Sentiment d'abandon », « Initiative solidaire et généreuse », « Nous avons créé un cocon », « Les visiteurs de prison s'inquiètent du confinement dans le confinement », « Handicap : des professionnels envoient un message positif », « La Coordination Pas sans nous appelle à la solidarité ». Du bon et du moins bon. Selon un des membres du Comité de Rédaction, le « quinzomadaire indépendant d'actualité sociale » est débordé par l'affluence des témoignages.

Nous convenons qu'il serait dommage de ne pas tirer les enseignements de cette situation historique et décidons d'une approche un peu différente de celle de *Lien social* : nous demanderions maintenant aux travailleurs sociaux de raconter ce qu'ils vivent au travail ou en confinement mais nous publierions leurs textes dans le numéro 280, qui sortira juste un an après le début du confinement, afin de prendre du recul et d'identifier ce que l'épreuve collective nous a appris. Comme j'ai la chance de faire partie de la Coopérative DLT et que celle-ci a pris de l'avance, je suis semble-t-il bien placée pour construire un appel à auteurs que je soumettrai au Comité de Rédaction et au Président de l'Association nationale des assistants de service social, qui en est membre. Il fera suivre auprès des instances habilitées.

Pour finir, les participants échantent sur l'intérêt qu'il y aurait à faire classer la revue auprès du Haut conseil de l'évaluation, de la recherche et de l'enseignement supérieur. La précédente revue à laquelle j'ai participé y est classée comme revue interface entre le monde scientifique et le monde professionnel dans la section Sciences de l'Éducation. Une collègue du Comité de Rédaction a obtenu auprès d'une association internationale à laquelle j'ai appartenu avant ma bifurcation professionnelle les critères d'admission. Nous prévoyons de travailler de concert, Joëlle et moi, sur le sujet.

La suite est jouissive : le déjeuner avalé, je me plonge dans la rédaction définitive des appels à auteurs pour les deux numéros qui se succéderont, fin 2020 et début 2021. J'ai l'impression d'être redevenue normale, comme si c'était moi qui avais inoculé ou transmis le virus et pas le virus qui m'avait contrainte à vivre au ralenti. J'ai du travail !!! Moi qui mettais la pédale douce sur les tâches à accomplir afin de « garder une poire pour la soif », j'ai le droit de travailler vite comme à mon habitude !!!

J'ai voulu tellement en faire en peu de temps que je sens que je vais être en retard pour l'entretien biographique programmé à 15 heures par Skype avec Marie-Anne. Je la prévient. Elle aussi sera en retard, elle rencontre une difficulté technique. C'est avec près de 20 minutes de retard sur notre horaire que nous tentons de nous connecter. En vain. Je lui suggère de l'appeler avec le portable de mon compagnon et de l'enregistrer avec le mien. Visiblement, cette solution ne lui convient pas parce qu'elle veut une interaction visuelle. Comme la première fois, nous passons par Facebook et sa messagerie. L'entretien ne dure que 26 minutes, entaché de beaucoup de microcoupures et de deux déconnexions imprévisibles. Elle abandonne et me donne rendez-vous pour le lendemain. Elle a besoin de sortir, de s'aérer. Il est dur, quand on raconte sa vie, de ne pouvoir le faire sereinement, dans un certain confort. Je comprends. On remet ça. Ensuite, je passe notre conversation, bien qu'hachée, à la moulinette de Happyscribe, l'outil de transcription en ligne. J'en extrais tout de même quelques pages qui viennent rejoindre le manuscrit en cours au chapitre de l'enfance.

À l'heure de l'apéritif, c'est le métier de mère et de grand-mère que j'exerce. Skype fonctionne en boitant mais nous parvenons à échanger quelques mots, entrecoupés d'images qui se figent, de

paroles qui se décalent. Juste avant, le Premier Ministre a tenu une conférence de presse, en présence du Ministre de la santé et d'un ou deux scientifiques. Il a eu cette phrase bien involontairement assassine pour moi : « Je sais que c'est dur de ne pas pouvoir serrer les personnes que l'on aime dans nos bras ». Juste après je vois mes deux petits-fils à l'image... No comment.

Episode 17 : Dimanche 29 mars

Comme nous sommes passés à l'heure d'été cette nuit, il est officiellement 6 heures lorsque je me lève, ce qui équivaut à un exploit sportif pour moi. Ce que je ne devrais peut-être pas dire, c'est qu'outre le changement d'horaire, qui m'avantage, je me suis dopée pour que Morphée m'emporte. De combien de temps de suspension vais-je écoper ? Quelle sera la position de la Fédération internationale de sommeil naturel ? Fera-t-elle preuve de mansuétude compte tenu de la situation sanitaire qui ralentit nos activités et nous met au lit moins fatigués ?

La veille au soir, j'ai reçu des documents de la part de Marc, notamment des PV d'écoutes téléphoniques dont son épouse a été l'objet durant l'instruction. Je rappelle qu'elle a été mise en examen dans une « information suivie du chef de délaissement d'une personne hors d'état de se protéger en raison de son âge et de son état physique et du chef d'assassinat » au préjudice de son mari de l'époque. Habituellement, Marc écrit « au propre » des extraits des pièces sur un document qu'il me remet à la fin de nos entretiens mais, avant cela, il me les lit et me les commente, toujours allongé sur son canapé, avec moi assise en face sur un fauteuil, mon enregistreur ouvert sur la table basse qui nous sépare. Je viens de réaliser, parce que je l'écris, que nous sommes quasiment positionnés comme un patient et son thérapeute, même si, contrairement à l'image d'Epinal de la Psychanalyse qui veut que l'analyste soit derrière son client, Marc est tourné vers moi... J'ai l'habitude de dire que le récit de vie est un travail à visée non-thérapeutique mais aux effets possiblement thérapeutiques.

Bref, ce mode de fonctionnement entre mon client et moi me permet d'avoir en main un texte que je reprends presque stricto-sensu pour rédiger les chapitres du manuscrit car son souci est de n'avancer aucun argument qui ne soit étayé par une preuve. Mais il me permet également d'entendre le narrateur sur ses étonnements, ses doutes, ses colères, de façon à pouvoir questionner certains témoignages ou certaines pratiques et à proposer, finalement, une contre-enquête. Cependant, en ce dimanche matin, les documents que j'imprime sont presque illisibles, notamment les Procès-Verbaux de retranscriptions de conversations téléphoniques. De surcroît, Marc n'est pas sur son canapé, à me livrer ses interrogations, à mettre à jour les incohérences ou les contradictions, à partager, parfois, des informations non-partageables mais qui me mettent dans « l'ambiance », qui me font « renifler » les personnages d'une affaire réelle qui dépasse la fiction. Heureusement que je le vois 2 fois par mois depuis le 2 décembre et que je commence à maîtriser le dossier presque aussi bien que lui, sinon j'aurais eu du mal à poursuivre l'écriture.

L'après-midi, je retrouve Marie-Anne : après une tentative de connexion par Skype, qui est médiocre, nous décidons de travailler avec deux téléphones placés l'un à côté de l'autre. Je l'appelle avec le premier et je l'enregistre avec le second. C'est ce qui s'appelle le système C. Non non, vous m'avez bien lue, ce n'est pas le système D, c'est le système Coco ou Corinne si vous préférez ! Il faut dire que ces enregistrements où il y a 50% de perte auditive, non seulement son agaçants mais sont aussi dispendieux. Quand je les fais transcrire par Happyscribe, c'est la durée totale qui est prise en compte et prélevée, même si de nombreux silences sont attestés dans le fichier audio. Cette bêtise technique va finir par « me coûter un bras » (marrante aussi cette expression, comme si mon bras était à vendre, et d'ailleurs pourquoi un bras et pas un œil ?).

Notre entretien dure 45 minutes. Je pense que Marie-Anne avait bien d'autres choses à raconter mais elle n'aime pas ce mode de communication. Du reste, elle me dit qu'elle a beaucoup de télétravail qui

l'attend à partir de demain. Les étudiants qu'elle forme habituellement lui envoient déjà un max de courriels de toutes sortes. Il faut dire qu'ils ont un devoir à rendre pour le 31 mars et les retardataires ou les personnes qui travaillent au pied du mur s'agitent. Là encore, pourquoi au pied du mur ? Sommes-nous tous des maçons ? Pourquoi pas au pied du bateau, nous serions pêcheurs ? Ou au pied de la meule de foin, nous serions paysans ? Ou plutôt au pied du lit, nous serions amants ?

Bref, Marie-Anne me signifie qu'il faudra attendre un peu avant que de se revoir. Elle a du travail par-dessus la tête et elle ne veut pas que l'on échange le soir : elle a besoin de sommeil, beaucoup de sommeil, et raconter sa vie l'empêcherait de s'endormir. Mon travail est donc tributaire du sien, de sa disponibilité, concrète et psychique. Qu'à cela ne tienne : j'ai déjà 45 minutes d'entretien à passer à la moulinette, je dois ensuite tout reprendre parce que certaines traductions sont pour le moins fantaisistes et je m'attache à rectifier la syntaxe qui n'est évidemment pas la même à l'oral ou à l'écrit. Parfois, sans trahir, j'essaye des tournures un peu plus littéraires. Et plus rarement, je fais des recherches documentaires sur un lieu ou un personnage cité par l'auteur ou encore sur un livre, un film, une chanson dont elle fredonne quelques notes mais dont elle ne se rappelle pas le titre. Avec Marie-Anne, l'avantage, c'est que nous sommes nées la même année et que nous avons les mêmes références...

En fin de journée, je suis le conseil d'une amie : depuis le confinement, elle qui gère une enseigne bien connue de vêtements et de lingerie dans la plus grande galerie commerciale en périphérie de la ville, a décidé de fabriquer des albums photos. Ça tombe bien, elle avait du retard. Quand nous échangeons par Whatsapp, elle attaque son voyage au Japon il y a exactement un an de cela : « Heureusement que ce n'était pas cette année », s'amuse-t-elle. Je décide donc de faire d'une pierre deux coups : préparer un petit cadeau à mes proches et prendre de la distance à l'égard de la situation actuelle. Aussi vais-je rechercher toutes les images humoristiques que mon environnement m'a envoyées depuis les 15 derniers jours. Je mets ainsi au point 4 albums identiques de 30 photos retraçant les affres de notre isolement à tous : au début, notre incompréhension, plus tard notre obéissance civique, ensuite notre adaptation à la situation, les tentatives d'occuper notre temps (comme moi qui réalise les albums), les « pétages de câble » (j'aime mieux que pétages de plombs parce que je visualise mieux la rupture), les effets indésirables, la sortie du tunnel (un peu anticipée). En dépit de deux bugs qui m'obligent à recommencer à zéro, je m'amuse comme une petite fille à chercher, enregistrer, classer, importer... et surtout à composer les petits textes que je glisse sous les photos. En glissant au passage des messages d'affection aux miens. Attendre maintenant...

Episode 18 : Lundi 30 Mars

Ce matin, je quitte mon domicile au volant de ma voiture. Elle était à l'arrêt depuis 14 jours. Le pare-brise est recouvert d'une pellicule de sel marin apporté par le vent qui souffle fortement depuis plusieurs jours. J'ai pris rendez-vous une semaine plus tôt avec mon nouveau médecin traitant pour demander le renouvellement de médicaments dont j'ai impérieusement besoin. J'ai volontairement choisi l'horaire de 9 heures 15 pour croiser un minimum de patients dans la salle d'attente. Sur le site Doctolib étaient affichés les messages suivants :

- Venez sans accompagnement. Si ce n'est pas possible, venez au maximum avec une personne.
- Veuillez respecter scrupuleusement votre horaire de consultation afin de passer le moins de temps possible en salle d'attente.
- Respectez une distance minimale d'un mètre dans la salle d'attente ou en dehors.
- Lavez-vous les mains avant d'entrer dans le cabinet et après votre consultation.
- Respectez les autres consignes de la salle d'attente.

Lorsque j'arrive au Pôle santé, qui réunit de nombreux praticiens, le hall d'entrée est vide. J'utilise le gel hydroalcoolique mis à ma disposition. Une affiche est scotchée sur le cabinet infirmier : pas de permanence physique des soignants. J'imagine qu'ils ne reçoivent les demandes urgentes que par téléphone. Le médecin voisin du mien est visiblement seul dans son cabinet : il sort pour me demander si je viens consulter sa consœur, ce que je confirme. Quand je m'installe dans la salle d'attente, j'entends des voix derrière la porte : la jeune femme médecin reçoit un homme. Quelques minutes plus tard, elle lui dit au revoir. Il sort sans passer devant moi par une porte qui donne directement sur la rue, ce qui est habituel : ce circuit n'est pas spécifique au temps du confinement.

La jeune médecin (pourquoi n'y a-t-il pas de féminin à médecin ?) est obligée de s'approcher à moins d'un mètre de moi pour prendre ma tension et écouter mon cœur mais heureusement elle porte un masque. Elle constate que ma fréquence cardiaque est élevée. « Le stress sans doute », explique-t-elle. Elle me demande si l'examen cardiaque auquel je devais me soumettre le lendemain a été maintenu. Elle considère que c'est une bonne chose qu'il ait été annulé : « Ce n'est pas le moment pour fréquenter les hôpitaux ». Quand je partage avec elle mes troubles du sommeil, elle est rassurante : « L'inactivité aggrave ce genre de symptômes ». Si je ne constate pas d'autre signe inhabituel, je ne dois pas m'inquiéter.

Je profite de ce déplacement pour m'arrêter, sur le chemin du retour, au supermarché le plus proche : étant en voiture, je pourrai aujourd'hui ramener des articles lourds comme un pack d'eau, des bouteilles de lait ou encore un filet d'oranges. J'ai emporté avec moi deux attestations pour distinguer ma consultation et mes courses. Mais je me suis « emmêlé les pinceaux » (pas étonnant, je suis nulle en peinture !) et j'ai coché la mauvaise case sur celle que j'ai remplie en sortant de chez moi. Pourvu que je ne rencontre pas la Gendarmerie !

A compter de mon retour à la maison, je me consacre à l'entretien biographique que j'ai recueilli la veille, à l'exception du temps du déjeuner. Pour 45 minutes de récit, et en dépit du fait que j'aie utilisé l'outil de transcription en ligne, je passe 5 à 6 heures à écrire et à actualiser le manuscrit. Je reçois aussi des nouvelles de l'amie qui a pris l'initiative d'animer un atelier d'écriture par Whatsapp. Elle a corrigé son texte. Je le transfère à qui de droit.

Un texto arrive sur mon portable : ma fille m'envoie une photo d'une feuille blanche sur laquelle mon petit-fils a écrit « je t'aime Coco » et a dessiné 9 cœurs. Ma journée est réussie...

Episode 19 : Mardi 31 mars

La trêve aura été de courte durée : je me suis de nouveau réveillée anormalement tôt ce matin. Depuis mon lit-bureau, j'ai entendu les tout premiers chants des oiseaux, bien avant que le soleil ne se lève, et j'ai pu prendre une photo, fenêtre ouverte, de 2 nuages rieurs se découpant au-dessus de la mer à l'aube. J'oublie toujours la différence entre aube et aurore, je vais consulter M. Gogol : ah mince, flûte, zut, Internet me fait défaut ce matin, je suis contrainte d'opérer la consultation sur mon téléphone mobile mais la connexion est lente aussi, je devine plus que je ne lis que l'aube précède l'aurore, qu'il s'agit de la première lueur du soleil levant ou encore de la clarté diffuse qui commence à blanchir l'horizon, là où l'aurore désigne plutôt la lueur brillante et rosée qui précède immédiatement le lever du soleil. J'ai donc photographié l'aurore, point l'aube. C'est fou ce que le confinement m'amène à chercher des détails sans réelle importance. Je me jette sur le moindre mot, la plus petite image, la plus banale définition comme le misérable sur la moindre miette.

Je m'attaque ensuite à la paperasse : j'ai une facture à envoyer à Myriam, dont le premier virement est arrivé sur mon compte, je dois compléter le document comptable sur lequel j'inscris mes recettes et mes dépenses. J'aime ça, c'est une activité cadrée, routinière, sans stress, elle me donne la sensation d'être bien au clair dans ma tête, le sentiment du devoir accompli, elle prend un peu de temps parce qu'elle exige de la précision (ne pas se planter dans le numéro de facture, bien reporter le numéro de SIRET, celui de la Préfecture, ajouter la TVA à 0%, indiquer la remise, calculer le montant des cotisations sociales en appliquant le pourcentage de 5,5...), idéale pendant le confinement.

Comme je ne peux pas avancer, faute de réseau, je me plais à penser à l'après : hier soir, pour la première fois, les nouvelles ont été un peu plus rassurantes : les courbes des 3 pays d'Europe les plus touchés actuellement que sont l'Italie, la France et l'Espagne semblent s'aplatir, voir se tasser légèrement. La veille, les déclarations de l'organisation mondiale de la santé étaient légèrement optimistes aussi. Et si le confinement n'était pas prolongé au-delà du 15 avril ? Nous aurions (j'aurais) encore 16 jours à tenir. Mon compagnon m'a dit en souriant : « Je ne vais pas te voir pendant 3 jours ! » Je fais mentalement la liste de mes priorités (en ce moment, je fais des listes pour tout car faire des listes occupe mon temps et me rassure : j'ai ça à faire, ça à acheter, ça à mettre dans mes albums, ça à ranger, ça à nettoyer) :

- Aller serrer dans mes bras mes petits-enfants
- Faire l'impression de son récit pour la vieille dame
- Aller serrer dans mes bras mes petits-enfants
- Reprendre des rendez-vous avec tous mes clients
- Aller serrer dans mes bras mes petits-enfants
- Rappeler les magasins qui devaient me livrer des meubles
- Aller serrer dans mes bras mes petits-enfants
- Fixer mes rendez-vous médicaux qui ont été annulés
- Aller serrer dans mes bras mes petits-enfants.

En attendant, je vais faire une liste...

Une heure plus tard, Internet revient : je m'empresse de consulter ma messagerie. Une des membres du Comité de rédaction de la Revue française de service social me propose de réduire l'appel à auteurs que j'ai proposé samedi pour le numéro à paraître en décembre. S'il pouvait être publié très rapidement, cela me permettrait de l'envoyer dans mon réseau tout de suite après. Il faut profiter de ce temps libre, et parfois vide, dont disposent une majorité de travailleurs, pour qu'ils « sautent dessus » comme la misère sur le monde, à l'instar de moi sur les définitions fondamentales d'aube et d'aurore...

Comme je n'ai pas communiqué depuis longtemps avec mon second petit-fils, celui de 2 ans et demi, (je l'ai vu par Skype samedi soir mais que c'est long 3 jours quand ils s'écoulent à la vitesse d'un escargot du 3^{ème} âge), je m'enregistre en racontant une histoire : il adore les chiffres alors je craque pour *1, 2, 3, les petits chats*. Je joins les illustrations pour lui et le texte pour son grand frère s'il veut suivre en même temps.

L'après-midi, après une course à la pharmacie, je m'octroie une promenade dans un petit sentier qui part en face du supermarché et mène à gauche vers la ville balnéaire la plus proche, à droite vers le bourg de mon village. Pas le temps de faire la boucle, je dépasserais à coup sûr l'heure autorisée d'activité physique. Je cueille un bouquet de fleurs sauvages qui s'épanouissent près du bief que longe le chemin. J'en ferai un magnifique bouquet, dont j'enverrai la photo à ma fille et à mes copines, à défaut de leur en offrir un vrai.

Vers 17 heures 15, je me connecte par téléphone à une réunion du Comité scientifique qui prépare le colloque de Pau sur les récits de vie. Je suis heureuse également de sortir de la réunion avec des tâches à accomplir : envoyer aux organisateurs une petite notice biographique, le titre de mes ateliers, mes idées sur la synthèse finale ; faire parvenir aux participants au Comité scientifique les appels à contribution de la *Revue française de service social* et de DLT, comme je l'ai fait déjà en direction d'un certain nombre de membres de mon réseau. Une fois n'est pas coutume, je suis ravie de me projeter sur cette période de l'automne, alors que je la déteste d'ordinaire...

Episode 20 : Mercredi 1^{er} avril

Ce matin, je dois être une des premières à me connecter sur le site [impôts.gouv.fr](http://impots.gouv.fr) : dès 6 heures, je remplis la demande d'aide « aux entreprises fragilisées par le COVID » à partir de la messagerie personnelle qui m'est dédiée sur le site. La confirmation de la Direction Générale des Finances Publiques arrive à 6 heures 18 exactement sur ma boîte mail. Je devrais percevoir 784 Euros, ce qui correspond à mon chiffre d'affaires moyen depuis septembre dernier. Il est en effet très rare de pouvoir vivre d'une entreprise d'écrivain public. Au passage, je félicite intérieurement le service public, qui est déjà prêt. Je pense également à l'ampleur des sollicitations qui vont arriver vers le fisc, ce qui explique probablement le report d'une semaine de la date d'ouverture de la période de déclaration de revenus.

Ensuite, je m'atèle au Bilan pédagogique et financier de la part de mon activité consacrée à la formation sur un autre site public, intitulé mesdemarches.gouv.fr. Là encore, je dois être une des premières à remplir mes obligations puisque la fenêtre ouverte pour cette déclaration court du 1^{er} au 30 avril : en dépit de quelques hésitations pour renseigner un formulaire que je ne connais pas encore, je reçois confirmation de la réception de mon bilan à 7 heures 15. Cette année, tout est dématérialisé en raison de la réduction des passages de la Poste, qui fréquente désormais nos boîtes à lettres seulement du mercredi au vendredi.

Ce matin, pas d'horaires décalés, pas de douche à midi, je suis prête plus tôt que d'habitude pour cause de livraison de surgelés. Deux jours plus tôt, lorsque le chauffeur du camion frigorifique m'a appelée pour prendre la commande, il m'a donné les consignes : « Voici le montant à régler. Cette fois, vous paierez par chèque, que vous mettrez dans une enveloppe. Après avoir laissé le carton sur le seuil, je sonnerai puis me reculerez d'un mètre le temps que vous ouvrirez et que vous déposiez le paiement sur le pas de la porte ». Dès 9 heures, mon compagnon aperçoit le reflet du véhicule dans la porte-fenêtre donc je vais ouvrir la porte et j'attends à distance réglementaire. Le livreur dépose le colis et ramasse le chèque. Nous échangeons quelques mots ; je le remercie de continuer à assurer la distribution, il a cette réponse désabusée : « C'est une bien triste façon d'exercer notre métier ».

Après, je « bouine », comme on dit en Normandie. Bouiner veut dire fainéanter plutôt que se mettre à la tâche et, par extension, ce verbe local désigne l'action de faire quelque chose qui n'avance guère ou qui ne sert pas à grand-chose. En temps de confinement, bouiner confine à l'art. C'est un moyen quasi vital de s'occuper, de se donner l'illusion de travailler. Pour ma part, entre quelques mails reçus et envoyés, trois ou quatre petites recherches sur Internet pas franchement indispensables, j'assure ma toute petite part des activités scolaires ou langagières de mes petit-fils : quand je rappelle à l'aîné quel jour nous sommes, il saute sur sa chaise, me dit qu'il va accrocher des poissons dans le dos de son petit-frère, encore étranger à cette tradition. J'apporte personnellement ma contribution à la fête en enregistrant trois poésies rigolotes. Dont une de Boris Vian en personne, que je ne connaissais pas.

A 15 heures 35, je reçois un texte à lire pour une future mise en ligne sur le site de la Coopérative DLT. A 21 heures 35, Laurence, de mon groupe *Les potes dépressives* (non, il ne s'agit pas d'un groupe de rock) m'envoie la version 2 de son article pour l'ouvrage collectif sur la souffrance au travail qui se prépare. Hum, ça sent bon... Je les garde pour demain...

Episode 21 : Jeudi 2 avril

5 heures 45 : je quitte une chambre pour une autre, un lit pour un autre, je me glisse du-lit-pour-dormir au lit-pour-travailler, du *bedsleeping* au *bedworking*.

Je travaille sur le texte de Laurence, émouvant, terrible, qui dit la perte du sens d'un métier qu'on a aimé et qui s'est perdu au fil du temps, s'étant soi-disant adapté aux exigences de l'économie moderne mais qui s'est plutôt dévoyé, ayant soi-disant rendu ses clients plus autonomes mais qui a créé de nouveaux besoins, ayant soi-disant gagné en efficience mais qui a aboli les frontières entre journée et soirée, entre jours ouvrés et dimanches...

Je m'attache ensuite à compresser les images que je souhaite voir figurer dans ce journal de bord : elles doivent impérativement faire un maximum de 1 Méga octet, à défaut DLT (vous vous souvenez, la Coopérative Dire le travail) ne peut pas les mettre en ligne. Je passe un temps infini à rogner le poids des photos. Il me souvient que, dans l'ancienne vie, un magazine bien connu avait pour slogan : « Le poids des mots, le choc des photos ». Ici, c'est l'inverse : « Le choc des mots, le poids des photos ». Je ne suis pas encore familiarisée avec les outils de compression en ligne, encore un apprentissage que le confinement m'aura donné, mais ce n'est pas une sinécure ! Ah, encore une expression. Elle nous vient de la religion et signifiait en latin : « bénéfice ecclésiastique sans travail », un pléonasme non ? Il ne faut pas que je cède à mes tentations de bouffer du curé, j'arrête...

En amont et en aval du déjeuner, je travaille sur le texte de Sébastien, responsable RH d'une communauté d'agglomération des Hauts-de France. Je ne parlerai pas de son contenu, il rejoindra bientôt mon journal sur le site de DLT. En revanche, je peux dire que je n'arrêterai que pour m'octroyer un petit goûter. Une amie m'indique qu'elle connaît un boulanger qui accepterait de se prêter à une interview pour la Coopérative. Elle l'a connu quand elle fréquentait la ZAD de Notre-Dame-des-Landes et elle a commis un article sur lui pour un ouvrage intitulé *Histoires de vies et solidarités*, que je dirige mais qui tarde à recevoir les contributions. La période devrait être propice à l'écriture, espérons-le.

Comme mon premier client n'a toujours pas trouvé de maison d'édition, je fais une recherche dans l'annuaire des éditeurs normands. J'en trouve une grosse quinzaine dans le Calvados et je leur écris pour leur proposer de publier ma première biographie et pour leur soumettre l'idée d'une collaboration plus large. Les dossiers de subvention du Fonds d'aide au développement de l'économie du livre sont à déposer bientôt, c'est le moment pour présenter un projet de partenariat. Un mail de Normandie Livre et Lecture nous est parvenu il y a quelques jours : en raison de la crise du coronavirus, le Centre national du livre allège ses conditions de dépôt des demandes d'aide. C'est aussi le moment. Je mets cette tâche de côté pour demain. J'ai appris en presque trois semaines à en « garder sous le coude » (il faut que je fasse attention, c'est déjà ma deuxième expression de la journée).

Je sors marcher 45 minutes environ et j'en profite pour aller jusqu'à la mer. Devant la barrière, qui barre l'entrée de la plage, me vient l'idée saugrenue que le littoral est confiné : sans les résidents et les touristes, il vit seul et doit s'occuper en courbant l'échine à la brise, aux marées et au ressac. En rentrant, je reçois une invitation à partager un moment d'amitié par une copine. La réunion se fait par l'intermédiaire de Zoom, « Une visioconférence d'entreprise avec messagerie et partage de contenu

en temps réel », comme l'indique son site. Je ne connaissais pas cette application avant le confinement. Nous sommes trois participants, j'entends et je vois très bien Christine, l'une d'entre eux, mais le troisième reste muet. Ne pouvant pas se faire entendre et assistant, impuissant, à notre échange bilatéral, le rendez-vous avorte. Toutefois, j'essaierai ce procédé avec Marie-Anne, une de mes clientes, lors de notre prochain entretien biographique : je n'ai subi ni décalage ni coupure avec Christine.

Je finis ma journée de travail confiné en recevant deux propositions pour DLT : une amie a connu un boulanger sur la Zone à défendre (ZAD) de l'ancien futur aéroport de Notre Dame-des-Landes, il accepte que je l'interviewe ; mon locataire, traducteur, m'envoie un court texte qui constitue la première page de son cahier de bord. Je vais donc envoyer toutes ces bonnes nouvelles à la Coopérative, sans compter les derniers épisodes de mon propre journal, comme tous les trois jours... A demain !